

428

# ACTUALITÉ DE PASCAL

REDE

UITGESPROKEN BIJ DE AANVAARDING  
VAN HET AMBT VAN HOOGLERAAR  
IN DE FRANSE LITERATUUR AAN DE  
R.K. UNIVERSITEIT TE NIJMEGEN OP  
9 DECEMBER 1949

DOOR

ROBERT GARRIC



DEKKER & VAN DE VEGT N.V.  
NIJMEGEN — UTRECHT — 1949



# ACTUALITÉ DE PASCAL

REDE

UITGESPROKEN BIJ DE AANVAARDING  
VAN HET AMBT VAN HOOGLERAAR  
IN DE FRANSE LITERATUUR AAN DE  
R.K. UNIVERSITEIT TE NIJMEGEN OP  
9 DECEMBER 1949

DOOR

ROBERT GARRIC



DEKKER & VAN DE VEGT N.V.  
NIJMEGEN — UTRECHT — 1949

DRUKKERIJ GEBR. JANSSEN - NIJMEGEN

*Eminence, Excellences, Messieurs les Dirigants de la  
Foudation Saint-Radboud,*

*Messieurs les Curateurs, Messieurs les Professeurs,*

*Lecteurs et autres Membres du Corps Enseignant,*

*Mesdemoiselles, Messieurs les Etudiants,*

*Mes dames et Messieurs.*

C'est le méfait des manuels d'Histoire littéraire, par ailleurs si utiles, d'éloigner de nous et de nos soucis actuels les grands écrivains du passé et les grandes oeuvres, qu'ils semblent enfermer dans les cadres d'une époque ou les formules d'une école : quand nous les avons lus, les textes sont analysés, classés, mais gardent je ne sais quel parfum scolaire, souvent tenace. Le XVIIème siècle tout entier, si vivant, si tumultueux, remué de passions dont beaucoup sont nôtres, risque ainsi d'apparaître, à travers les portraits de Rigaud et les savantes géométries de Versailles, les pompes de la cour et les préceptes de Boileau, majestueux, grandiose et lointain.... Quel émerveillement d'y rentrer, avec les armes toutes neuves de l'histoire et de la critique littéraires, l'esprit et le regard aussi neufs que possible, et d'y trouver, proches de nous, Corneille, Racine, Molière, La Fontaine, Bossuet : les voici, tels que Pascal voulait voir Platon et Aristote, non „avec de grandes robes" et comme des personnages toujours graves et sérieux, mais „gens honnêtes et, comme les autres, riant avec leurs amis" (331). Loin de la pose d'apparat, où souvent l'image officielle les immobilise, nous les voyons, nous les entendons vivre ; nous croyons percevoir dans le rythme de l'oeuvre celui même de la passion, et parfois entendre à voix plus basse une confiance voilée. Ils sont nôtres ; nous pouvons sans les trahir parler de leur *actualité*. Les classiques ont cette vertu de revêtir d'un style parfait, qui garde en chaque auteur un timbre unique, des sentiments et des pensées, qui n'ont cessé de nous intéresser et de nous émouvoir.

Entre tous, au premier rang de ces grands *témoins de l'homme* que sont les classiques, Blaise Pascal reste pour nous ami et frère. Il n'est pas de contemporain que nous sentions plus près de nos problèmes et de notre âme : il a ce privilège d'entrer de plain pied en nous, à sa manière brusque, impérieuse et tendre. A peine l'avons-nous rencontré qu'il parle, discute, commande ; il appelle l'admiration et la colère ; — il suscite le dialogue, souvent l'amour. Les écrivains, les penseurs les plus divers de l'époque viennent à lui comme à un des leurs ; nous le sentons mêlé à nos querelles idéologiques et spirituelles, au fond même de notre vie. — A méditer sur son actualité, si déconcertante, sur sa *présence* parmi nous, essayons de mieux saisir l'esprit de son oeuvre et les mille correspondances qu'elle présente avec notre temps.

Constatons d'abord autour de son oeuvre cet extraordinaire rassemblement de philosophes, de critiques, de romanciers, de poètes ; constatons aussi qu'il les a puissamment servis et leur a souvent donné de s'élever au-dessus d'eux-mêmes. Tel est le cas, bien évidemment, dès le XIXème siècle, pour Sainte-Beuve, qui, si éloigné des réactions pascaliennes et tellement plus près de Montaigne, ne lui a pas moins élevé l'un des monuments les plus durables qui soient. Il s'arrête longuement, dans son *Port-Royal*, devant Pascal et son *Apologie* ; au terme d'une confrontation singulière, qu'il imagine entre Pascal et Molière, il entend sa réponse et le suit dans son ascension douloureuse : „De tout ce marais immense, de cette immersion universelle où nage, comme elle peut, la pauvre nature humaine naufragée, il arrive au bas de l'unique Colline ; il y prend pied, et la gravit en insistant ; il monte dans son discours, il monte avec une sorte d'effroi qui perce dans ses paroles, il monte sous le poids de toutes ces misères cette rude pente du Golgotha ; et, à mesure qu'il s'y élève, il fait voir de là comment tout s'y range, et l'ordonnance que cela prend ; tant qu'enfin, saisissant et serrant d'un violent amour le pied de la Croix qui règne au sommet, il crie le mot de *salut*, et force son interlocuteur étonné à reconnaître du moins de là, aux choses de notre univers, le seul aspect qui ne soit pas risible ou désolé" 1).

Depuis, les explications de l'oeuvre, les analyses, les discussions se sont multipliées.

Sur le manuscrit, si difficile à déchiffrer, M.M. Michaut et Léon Brunschvicg se sont penchés : M. Michaut reproduit le texte, sans vouloir chercher à regrouper les *Pensées* ; M. Brunschvicg reprend le dessein de Port-Royal et les groupe par secteurs, dans l'admirable et monumentale édition, qui a été le solide point de départ de toutes les études pascaliennes. Et il constate que Pascal est „demeuré pour chacun de nous comme un contemporain”, et qu'il est „perpétuellement invoqué dans nos polémiques contemporaines” 2). C'est dans le même sens que Renouvier déclarait dans sa *Philosophie analytique de l'Histoire* : „Pascal est devenu comme un auteur de notre temps” 3).

Henri Bergson écrit de son côté : „Descartes et Pascal sont les grands représentants des deux formes de méthodes de pensée, entre lesquelles se partage l'esprit moderne.” Maurice Blondel est tout pénétré de son influence ; Emile Boutroux, qui contemple souvent son masque, lui consacre en 1900 un grand cours et une précieuse étude, douce, grave, pleine de ferveur. „Il y a en Pascal un savant, un chrétien, un homme. Chacun des trois est un tout, l'un est l'autre, et les trois ne font qu'un... Il a laissé une trace si profonde que la plupart des grands penseurs, du moins dans les pays de langue française, se sont ou nourris de sa pensée ou révoltés contre lui” 4).

Même ferveur chez Jacques Chevalier, dont le grand livre sur *Pascal* marque en 1922 un tournant dans les études pascaliennes ; il va plus loin encore, il voit en Pascal „l'homme le plus représentatif de notre race : ce qu'est un Platon pour la Grèce, un Dante pour l'Italie, un Cervantès ou une Sainte Thérèse pour l'Espagne, un Shakespeare pour la Grande Bretagne, Pascal l'est pour la France” 5).

Au nom des savants, Joseph Bertrand lui rend hommage ; Pierre Duhem le cite et sait par coeur les *Pensées*.

Les historiens du sentiment religieux veulent retrouver l'atmosphère

de sa vie intérieure, la nature de sa piété, l'élan même de sa prière ; que doit-il à ses devanciers ? Quelle part le Jansénisme a-t-il dans son oeuvre ? comment rejoindre ce foyer brûlant, cette âme dévorante ? Tandis que M. Joseph Dedieu retrouve dans l'apologétique traditionnelle de nombreux textes voisins en esprit des *Pensées* <sup>6)</sup>, M. Strowski,, avec beaucoup de sagacité et de sympathie, situe Pascal au milieu de son temps <sup>7)</sup>. Dans sa *Littérature religieuse en France au XVIIème siècle*, la plus belle synthèse que nous ayons à l'heure actuelle sur ce grand sujet, Mgr. Calvet évoque à propos des *Pensées* Dante et Michel-Ange <sup>8)</sup>. Le R. P. Petitot scrute sa vie religieuse avec intensité et profondeur <sup>9)</sup>.

De son côté M. l'abbé Brémond, magnifiquement curieux des esprits et des âmes, ne cesse de revenir à Pascal, qui le tente, l'intrigue et le séduit. Il nous fait part de ses tâtonnements, de ses incertitudes. Appelé à prêcher dans la cathédrale de Clermont-Ferrand, où Pascal a prié, il va jusqu'à dire : „Notre ferveur le canonise en quelque manière, tant elle ressemble à cette émotion spéciale, solennelle et douce, heureuse et craintive qui se forme en nous à la rencontre d'un saint" <sup>10)</sup>. Et, dans son *Histoire du sentiment religieux* : „Le meilleur, le vrai Pascal est tout nôtre.... Il l'est par l'incomparable témoignage, qu'il a rendu à la personne de notre Christ.... Pascal voit le Christ, il lui parle, il l'entend, comme l'ont vu, l'ont entendu et lui ont parlé Pierre, Madeleine, et les Disciples d'Emmaüs" <sup>11)</sup>.

Y a-t-il encore à découvrir dans ce texte serré, difficile ? C'est ce que donne à penser M. Emile Baudin, qui vient après de longues recherches de consacrer quatre volumes à l'étude de Pascal et nous avoue que ses découvertes „l'ont déconcerté le premier" comme „elles ne manqueront pas de déconcerter bien des lecteurs". Il cite le magnifique Eloge de Nicole sur son ami : „Celui que nous regrettons était roi dans le royaume des esprits" et il conclut lui-même : „Sa plus grande originalité a été d'offrir la synthèse vivante des génies les plus divers....

Il s'est révélé d'emblée l'égal de tous ses rivaux : l'égal l'Archimède de Newton, voire d'Edison.... et pareillement l'égal de tous les écrivains de tous les temps et de tous pays.... Enfin,... l'égal des plus grands philosophes, car il fut véritablement un philosophe de race ; il le fut au sens plein du mot, au sens où le furent Platon, Aristote, Descartes.... Que l'on songe qu'il est mort à l'âge où Platon, Aristote et Descartes achevaient de se préparer et n'avaient encore presque rien écrit" <sup>12)</sup>.

Chez les romanciers, les poètes, les artistes, la faveur dont jouit Pascal n'est pas moins grande : il est pour quelques-uns, surtout pour les indépendants et les solitaires, une sorte d'inspirateur privilégié. Maurice Barrès, sensible au „caractère dramatique" de son oeuvre et de sa vie, a bien parlé de „ce grand homme, le plus vénérable assurément dans toute la suite des héros français". Pour lui „l'accent des *Pensées* a quelque chose d'éternel et d'universel, et, plutôt que la voix d'un individu, semble celle-même de l'humanité". Pascal est, avec Corneille, de ceux, que l'on étudie „pour devenir meilleur. Cela tient à la grandeur de leur âme" <sup>13)</sup>.

Charles Péguy, si rebelle à toute influence, si violemment original, cite longuement ce „chrétien géomètre" et revient dans trois de ses Cahiers sur Pascal <sup>14)</sup>. Il donne à ses Abonnés, comme un présent magnifique, une grande partie de la *Vie de Pascal*, écrite par Gilberte Périer.

Quand il s'adresse à Ernest Psichari, alors officier en Afrique, il lui

parle de ces quelques livres, que Psichari a emportés avec lui. Et il cite d'abord les *Pensées* <sup>15</sup>).

Francois Mauriac, qui a depuis longtemps les *Pensées* pour livre de chevet, trace un beau portrait de Blaise et de sa soeur Jacqueline et confirme à son tour la vocation universelle de Pascal „Un pécheur, un converti n'est jamais solitaire : le grand Pascal est le frère de tous les pécheurs, de tous les convertis, de tous les blessés tremblants dont la blessure peut à chaque instant se rouvrir, que l'amour a poursuivis très loin et qui ne se fient qu'a cet amour" <sup>16</sup>).

N'est-il pas nôtre, celui dont un jeune Francais, Jean Bouvier, écrivait pendant la guerre de 1914 : „Nous sommes une bande d'aspirants, qui voyageons sur les grandes routes de France avec la Bible, l'Imitation, les *Pensées de Pascal*" <sup>17</sup>).

C'est qu'en lui tout nous séduit, nous semble proche, et d'abord le *style même de sa vie*. On aime aujourd' hui — et ce goût ne va pas sans excès, sans injustes dédains — qu'une oeuvre littéraire plonge ses racines dans l'actualité, et la plus brûlante ; l'oeuvre d'art n'est pas gratuite, la tour d'ivoire semble désuète ; on demande à l'écrivain de vivre avec son époque, d'en connaître les soucis et les risques, on veut le voir servir et s'engager. Pas de vie, pas d'oeuvre plus engagée que celle de Pascal.

Et d'abord, il est *présent à son temps*. Ne l'imaginons pas dans sa cellule de Port-Royal (il y demeura au fond peu de temps) ni vivant dans le monde comme s'il était hors du monde. Pascal a vécu en province et à Paris : il connaît bien ces deux aspects de la vie française, qu'il faut également connaître pour comprendre le pays. Il a vécu dans la capitale au temps de Richelieu et de Mazarin, il a vu tour à tour un Paris ordonné et un Paris troublé. L'Auvergne, où il est né, où il est souvent revenu, lui a beaucoup appris, et aussi la Normandie, où il a fait de dix-huit à vingt-cinq ans des rencontres et des expériences essentielles. Il a été mêlé à des discussions d'immenses conséquences dans le domaine scientifique et théologique. Il a connu Richelieu à Paris, Corneille à Rouen, — tous les savants de son temps, quelque peu les salons, — et ce mystérieux et singulier Descartes qui le visitait pour discuter avec lui, et s'inquiéter de sa santé, alors qu'il avait vingt-cinq ans.

Toute sa vie a le rythme d'un combat : il est si près de son temps et de ses disputes que nous le voyons, en chacun des grands actes de sa vie, prendre position publique.

Il est à Rouen, tout jeune homme et déjà connu pour ses travaux scientifiques ; il vient d'inventer la machine arithmétique, quand la rencontre de deux gentilshommes, Deslandes et La Bouteillerie, le met face à face avec le problème religieux. Catholique de tradition, il découvre la réalité de la vie intérieure et l'appel de l'Évangile. Il brûle de convertir, il convertit les siens, son père, sa soeur Jacqueline et sa soeur aînée, Gilberte Périer. Que personne alors ne se présente sur sa route, qui lui paraisse seulement suspect d'hétérodoxie : Pascal engage la lutte, démasque l'hérésie présumée, comme il le fait dans le cas du pauvre frère Saint-Ange ; Pascal le poursuit devant la juridiction archi-épiscopale jusqu'à ce qu'il ait obtenu rétractation.

À l'occasion des fameuses expériences sur le vide, il trouve en face de lui des adversaires et d'abord le père Noël, ancien maître de Descartes



à La Fièche, derrière lequel Pascal s'impatiente de pressentir Descartes; il réplique en polémiste, avec sa verve mordante et son irritation juvénile.

Il avance dans ses travaux scientifiques, rencontre Port-Royal où entre Jacqueline, fréquente le monde; il y découvre les libertins et les sceptiques, et derrière Meré et Miton la foule de ceux qui ne s'engagent pas et ne se sentent pas „embarqués”; malade, (il ne cessera plus guère de l'être) il se débat lui-même aux prises avec un dégoût croissant, qui l'envahit tout entier; il vit un drame obscur, — c'est la lutte de Jacob avec l'Ange. Puis, dans la nuit du vingt-trois novembre 1654, il a une illumination; il sent son Dieu, il parle à Jésus, et toute sa vie portera sur lui, cousu dans la doublure de son vêtement, ce *Mémorial*, dans lequel il évoque en phrases elliptiques et mots brûlants le souvenir de cette nuit. Aussitôt il renonce au monde: sa réponse est si entière à cet appel de Dieu qu'il veut tout quitter: le voici à Port-Royal, menant la vie des solitaires et le voici brusquement à la pointe d'un nouveau combat.

C'est le temps où Port-Royal menacé s'est jeté dans une lutte sans issue pour la défense de *l'Augustinus*. Que Pascal prenne la tête de cette bataille, porte l'attaque dans le camp adverse et saisisse l'opinion. Et pendant un an, sous le masque de Louis de Montalte, il bouleverse Paris et la France entière de ses *Lettres au provincial*. Rude mêlée: Pascal a l'indignation cruelle, et l'ironie. On le devine soulevé de colère et en même temps secrètement amusé et heureux, tandis qu'à deux pas de cette Sorbonne, d'où sont partis les premiers traits, il se dérobe aux recherches de la police et surveille la composition de ses Lettres.

A peine cette lutte s'interrompt-elle un instant. Pascal s'arrête au milieu de la dix-neuvième Provinciale: une autre lutte commence. Il a découvert le danger d'un scepticisme d'autant plus dangereux qu'il se couvre de dehors séduisants. A tout prix, il faut combattre, faire face au péril; il faut se tourner vers ces indifférents, ces libertins, vers ces frères en danger et les adjurer, de toute la furieuse tendresse dont son cœur est plein, de songer à l'unique nécessaire: le salut. Dans cette suprême lutte, Pascal use le restant de ses forces; il succombe, en plein travail, sur son chantier: il nous reste les *Pensées*.

„Si ce discours vous plaît et vous semble fort, dit-il, songez qu'il est fait par un homme, qui s'est mis à genoux auparavant et après...” (233).

Il n'est pas d'engagement plus total.

Entrons dans sa confidence. Il est si près de nous. Non point qu'il soit de ceux qui aiment à se raconter: „Le moi est haïssable” (455). A peine un retour ironique sur lui-même: „Et ceux qui écrivent contre la vanité veulent avoir la gloire d'en avoir bien écrit; et ceux qui le lisent veulent avoir la gloire de l'avoir lu; et moi qui écris ceci, ai peut-être cette envie...” (150). A. peine une note personnelle: „J'ai passé longtemps de ma vie en croyant qu'il y avait une justice” (375). „Rien d'une autobiographie, et pourtant une présence frémussante. Oui, même si ce vallon de Port-Royal n'existait pas, avec ses arbres, ses ruines, son site sauvage et ne se prêtait pas à une admirable composition de lieu, — même si ce manuscrit n'existait pas, et cette écriture hâtive, brusque, qui ne parvient pas à suivre la pensée, — même si ce masque ne nous apportait pas le suprême témoignage de la noblesse et de la souffrance, nous sentirions encore Pascal proche, contemporain.

Pascal et ses humeurs, ce beau départ et cette fière course, ce bruit de

gloire autour de ses jeunes succès, et ce désir d'exceller, de primer en tout, dont nous le sentons impatient, — cet amour de la lutte, et cette passion du vrai et cette curiosité admirablement ouverte et déployée sur le monde, — ces orages, ces vives colères, cette intrépide tenacité : tant d'ardeur soulève ces pages qu'on reste ébloui par cet éclat, emporté par cet élan, sûr d'avoir entendu le génie dans un grand battement d'ailes et de voiles, et, plus émouvante encore, presque sans paroles, la divine Charité.

Nous n'avons pas besoin de la confiance de Gilberte Périer pour savoir qu'il avait une extrême tendresse pour ses proches et pour ceux „qu'il croyait être à Dieu” 18). On peut dire, après elle, que si jamais personne n'a été plus digne d'être aimé, personne „n'a jamais su mieux aimer et ne l'a jamais mieux pratiqué que lui.”

Pascal dans sa recherche, tourmenté, douloureux, plus proche encore. C'est Jacqueline qui parle bien de lui, elle qui eut sa confiance, qui le sentit se débattre, et souhaite, de toute sa prière, de voir en lui, dernier travail de la Grâce, „l'humilité, la soumission, la défiance, le mépris de soi-même, le désir d'être anéanti dans l'estime et la mémoire des hommes” 19).

Le voici dans ce port de salut, où tant d'ardentes prières l'ont appelé ; pendant ces brèves années, qui lui restent à vivre, travaillé par d'incessantes souffrances, Pascal, qui est entré dans le Mystère de Jésus, ne veut plus être que fidélité à son Maître. Il se dépouille, il se détache de tout, vend ses biens, abandonne à la fin sa demeure : un grand travail de simplification se poursuit en lui. Monsieur Beurrier, curé de St. Etienne du Mont, qui l'assiste à ses derniers moments, ne trouve en lui que soumission. Il dit de lui : „C'est un enfant, il est humble et soumis comme un enfant.”

Nous le voyons, nous croyons l'entendre qui nous parle.

L'illusion est d'autant plus grande que le style de Pascal est, sans aucune convention littéraire, le strict vêtement de sa pensée ; ce style n'est d'aucune époque comme il ne reflète le goût d'aucune école ; réduit à l'essentiel, suivant tous les mouvements de l'esprit et de l'âme, il est à lui seul un témoignage. Il nous transmet la parole de Blaise Pascal, avec tout ce qu'elle a de dru et d'inimitable.

Des mots simples et nets, des mots d'usage commun, pris dans leur juste sens et si exactement qu'ils semblent brusquement rajeunis, pleins et denses comme des épis au grain lourd. Une phrase directe et simple, naturelle, et qui parfois se charge de mystérieuses résonances. Tout est spontanéité et tout est art suprême, au point précis de perfection où la vie et l'art parlent le même langage : Pascal a fait parler à la philosophie une langue vraiment royale.

Est-elle du dix-septième siècle ou du vingtième, cette analyse de l'amour-propre, d'une trame si serrée, d'un dessin si subtil ? Cette considération de l'homme entre les deux abîmes ? Cette brève remarque sur le tragique de notre condition ? Pas un mot qui nous semble étranger. Certains parfois s'avivent d'une brusque flamme : c'est que Pascal a réchauffé sa phrase et l'a lancée à l'assaut. C'est un monologue à voix basse, un dialogue brusque et pressant, un trait, un simple cri. Rien n'arrête ou ne dévie ce discours qui va droit au but : ni fausse beauté, ni fausse fenêtre pour la symétrie. Mais la plénitude originale d'une

langue apte à tout exprimer, à la fois souple et ferme, hardie et sobre, ascétique dans ses renoncements, éblouissante dans ses formules et ses brusques découvertes. Tantôt rassurés par la fermeté de ce langage, qui nous promet toute la joie de la démonstration solide et tantôt désarçonnés par une vive saillie, une prise à partie un peu rude, nous voici soudain atteints par la grandeur d'une image mélancolique : „Ce n'est point ici le pays de la vérité, elle erre inconnue parmi les hommes. Dieu l'a couverte d'un voile, qui la laisse méconnaître à ceux qui n'entendent pas sa voix” (843).

Et tout d'un coup nous sommes pris à la gorge par la brusque splendeur d'une autre image : „Qu'on s'imagine un nombre d'hommes dans les chaînes, et tous condamnés à la mort, dont les uns étant chaque jour égorgés à la vue des autres, ceux qui restent voient leur propre condition dans celles de leurs semblables, et, se regardant les uns et les autres avec douleur et sans espérance, attendent à leur tour. C'est l'image de la condition des hommes” (199).

Nous le sentons bien : cette voix, qui nous parle de la sorte et de si pressante manière, ne vient pas pour nous du passé ; c'est en nous-mêmes que nous l'entendons, comme s'élevant de notre propre misère ; elle est la voix de notre âme en quête de joie spirituelle, la voix de notre pensée en quête de certitude.

C'est par son génie scientifique que Pascal se manifeste d'abord.

On connaît l'anecdote fameuse, qui illustre sa précocité : l'enfant de douze ans, auquel on refuse l'accès aux études scientifiques avant seize ans, retrouve seul les premiers éléments de la géométrie. Tous les contemporains ont confirmé ce don prodigieux : Blaise Pascal veut savoir la raison de tout ; toute sa vie, il cherchera, il expérimentera, il inventera, il est l'inventeur-né.

Nicole nous le dépeint „ad inveniendas potius quam ad discendas scientias natus”. Tous les savants de son temps, tous ceux qui se réunissent à l'Hôtel des Minimes ou à l'Hôtel de Condé, le curieux et singulier Mersenne, le hargneux Roberval, Desargues, Mydorge, Carcavi, le tiennent très tôt pour un maître. Le plus rude d'entre eux, l'adversaire de Descartes, Roberval, le célèbre à l'occasion de sa grande expérience. „Hoc experimentum requirit virum non sagacem modo ac veritatis studiosum, sed praeterea magnificentum . . . qualem hoc in negotio habuimus nobilissimum virum dominum de Pascal”<sup>20</sup>). Il faut voir comme lui écrivent Fermat, que Pascal tient pour le premier géomètre d'Europe et „le premier homme du monde” et Huyghens. Il faut entendre comme en parle Leibnitz.

Quel qu'ait été l'objet de ses recherches, il a ouvert des voies nouvelles. Il ne nous appartient pas de faire la part de ce que la science moderne lui doit : c'est le privilège des savants et des historiens de la science. Bertrand, Duhem, Pierre Boutroux ont mis en lumière cette dette : c'est seulement d'après eux que nous la rappellerons.

A seize ans, Pascal rédige un *Essai sur les coniques*, que Mersenne admire infiniment. Partant d'un travail de Desargues, que l'auteur lui-même qualifie de „leçons de ténèbres”, Pascal construit une oeuvre claire, témoignant surtout d'une étonnante aptitude à deduire d'un principe général d'innombrables conséquences. Descartes ne se montre dès l'abord

si réticent que parce que sans doute il pressent déjà l'opposition de deux méthodes et de deux esprits.

A dix-huit ans, il invente sa machine à calculer, qu'il mettra dix ans à perfectionner.

Le voici dans ce domaine des applications techniques de la science, dont notre temps a autant le goût que de la recherche théorique. C'est comme il le dit lui-même, la „légitime alliance de la théorie avec l'art." Il n'invente pas seulement, il réalise et construit, il a le goût de la mise au point technique. Il travaille avec les ouvriers, se remettant cinquante fois à l'ouvrage. Il s'associe à l'effort des hommes et il veut les soulager, se souvenant de l'exemple de Desargues, qui ne voulait pas que la science des mathématiques et en particulier de la mécanique demeure inutile au public, „employant tous ses soins à soulager les travaux des artisans par la subtilité de ses inventions. „Il présente sa machine au chancelier Seguier, ce coup d'essai d'un homme de vingt ans. On le sent tout heureux et quelque peu fier d'avoir frayé une voie nouvelle." En la jeunesse où je suis, et avec si peu de forces, j'ai osé tenter une route nouvelle dans un champ tout hérissé d'épines, et sans avoir de guide pour m'y frayer le chemin" <sup>21</sup>).

De 1646 à 1653, il poursuit ses grandes expériences sur le vide et en tire des conclusions générales sur l'équilibre des fluides. En 1673 et 1674, revenu aux mathématiques, il compose le *Traité du triangle arithmétique* et la *Traité de la sommation des puissances numériques*. Autant de recherches, autant de pressentiments géniaux et de méthodes indiquées à la science moderne. En 1678, il aborde le problème de la *Cycloïde* ou de la *Roulette*, et Pierre Boutroux nous assure qu'il „devance sur plus d'un point l'oeuvre des créateurs officiels du calcul infinitésimal."

On ne sait ce qu'il faut admirer le plus de cette diversité dans la recherche, de cette ténacité du chercheur ou de la hardiesse de l'imagination créatrice. A tout instant Pascal se renouvelle, tantôt il combine une expérience et tantôt une machine, tantôt il disserte des probabilités avec Fermat et tantôt il polémique sur le vide avec le Père Noël. Dans la note qu'il adresse en 1654 à l'"Académie Parisienne" sur l'état de ses travaux, on voit mentionner presque tous les problèmes qui passionnent les savants de son temps.

Mais, puisque c'est l'attitude d'esprit du savant, qui nous intéresse ici, la démarche du chercheur, c'est dans ses expériences de physique qu'il convient de l'observer, dans cette suite admirable de travaux, dont l'un de ses meilleurs commentateurs, M. Caillat, a pu écrire : „Voilà bien l'esprit et la méthode du savant moderne" <sup>22</sup>).

Le point de départ de ses recherches sur le vide est bien connu. Torricelli a fait en Italie une expérience ; Pascal, instruit par Petit, refait avec son père l'expérience et se pose le double problème : le vide existe-t-il, contrairement à l'affirmation classique : „La nature a horreur du vide" ? Quelle cause agit sur le liquide à l'intérieur du tube, pour le faire baisser et le maintenir à une certaine hauteur ? En face de lui l'éternelle race des a-prioristes a pris parti : le vide ne peut exister, son existence ferait injure à Ariatote. Moins simpliste, mais aussi dogmatique, Descartes affirme lui aussi dans l'entrevue de Septembre 1647 que le vide apparent est rempli par une matière subtile. Pascal, chercheur moderne.

multiplie les expériences, change les tubes et les liquides employés, n'attend d'autre réponse et d'autre preuve que celle des faits.

Devant la constance des résultats sa conviction est faite : contre toute abstraction et tout système les faits ont raison dans les sciences de la nature : le vide existe, et la nature, par définition sans passion, ne saurait en avoir horreur. Mais il va par étapes et dans sa première publication il ne se prononce pas encore définitivement : il veut une démonstration complète, il veut remonter à la cause du phénomène ; il fait donc son hypothèse sur la pesanteur de l'air et propose à Périer la grande expérience du Puy-de-Dôme, que Périer réalise en 1648 et qui est parfaitement concluante ; Pascal la fait de son côté à Paris dans une maison élevée et dans la tour Saint-Jacques de la Boucherie. Plus de doute, les faits ont parlé : il peut conclure, affirmer, démontrer<sup>23</sup>).

Puis il réfléchit sur la portée des expériences et sur la généralisation possible : il prévoit une synthèse grandiose, et après sept ans de travaux et de recherches scrupuleuses, il rédige le *Traité sur l'équilibre des liqueurs*, où, selon M. Brunshvicg, „l'hydrostatique atteint le plus haut point de perfection où l'esprit de justesse puisse prétendre dans une science”<sup>24</sup>). Pascal a fait plus et mieux qu'une invention, qu'une expérience neuve, qu'une découverte. Il a fondé la physique moderne. Il a commencé par établir le climat de toute recherche rigoureuse, il a repoussé toutes les explications a-priori, toutes ces raisons „aussi difficiles à croire quelles sont faciles à inventer”, „exprimées par des noms spécieux qui remplissent les oreilles et non pas l'esprit”<sup>25</sup>). Avec la hauteur un peu sarcastique, qui est sienne, il a magistralement résumé le débat „Les uns disent que le haut de la sarbatane était pleine des esprits du mercure ; d'autres d'une matière qui ne subsistait que dans leur imagination ; et tous conspirant à bannir le vide exercèrent à l'envi cette puissance de l'esprit, qu'on nomme subtilité dans les Ecoles, et qui pour solution des difficultés véritables ne donne que de vaines paroles sans fondement”<sup>26</sup>).

Il a imposé avant toute conclusion ou affirmation imprudente le rigoureux contrôle des faits. Les expériences „sont les véritables maîtres qu'il faut suivre dans la physique”. Il a défini ainsi, en s'y pliant avec sévérité, toute la méthode expérimentale, et M. Brunshvicg a pu affirmer”. La physique date du dix-septième siècle et c'est ce dont témoignent les deux traités qui en fixent la méthode. Pascal a définitivement ouvert la voie royale du physicien”<sup>27</sup>).

Construisant sa méthode et abordant successivement tous les grands problèmes de son temps, Pascal ne peut pas ne pas rencontrer quelques unes des questions qui nous préoccupent nous-mêmes et qui obligent le savant à dépasser l'objet immédiat de sa recherche pour prendre une vue plus générale des choses.

Il a vécu à l'une de ces époques où le monde semble changer de dimensions pour ceux qui l'habitent ; les grandes explorations maritimes du seizième siècle ont changé le visage de la terre et dilaté la pensée des hommes dans l'espace ; l'astronomie commence à ouvrir devant l'homme la vertigineuse perspective de l'un des deux infinis : Pascal l'invite à contempler cet univers renouvelé, à se pencher aussi sur cet abîme de petitesse, sur cet autre infini où son imagination de savant devance les découvertes et les calculs de la science. On le sent émerveillé, frémissant

devant les splendeurs entrevues ; à la fermeté de l'esprit qui interroge la nature sans se laisser troubler par l'étendue de ses mystères Pascal joint l'émotion du chercheur qui ne peut se tenir d'admirer, de „trembler dans la vue de ces merveilles” (72) ; sa réflexion de savant devient méditation de poète. Ainsi de nos jours Pierre Termier, le grand géologue, médite-t-il sur les durées écoulées et sur la vieillesse de la terre, ainsi chante-t-il une espèce d'hymne de jubilation sur les Alpes ses amies ou sur le grand cañon du Colorado.

Plus Pascal va et plus cette vue de la nature le transporte, où tout se tient dans une extraordinaire solidarité. „Le moindre mouvement importe à toute la nature, la mer entière change pour une pierre” (505). Le Chrétien n'aura pas plus de difficulté à découvrir la solidarité du monde spirituel et la Communion des Saints.

Ainsi l'homme de science avance avec décision sur cette grande voie du progrès. Ces conquêtes incessantes de l'esprit sur la nature lui paraissent assurées, et il y a un réel optimisme dans sa déclaration fameuse : „Les secrets de la nature sont cachés ; quoiqu'elle agisse toujours, on ne découvre pas toujours ses effets : le temps les révèle d'âge en âge”<sup>28</sup>). C'est prendre parti pour le progrès et, dans la grande querelle entre les Anciens et les Modernes, pour les Modernes. Il s'explique comme toujours avec décision sur cette question essentielle : il ne faut pas en matière scientifique abuser de l'autorité des Anciens, comme on le fait alors. Les Anciens ont travaillé, ils ont cherché et ébauché des solutions ; nos successeurs travailleront à partir des résultats que nous aurons acquis. Dans ce domaine „toute la suite des hommes, pendant le cours de tant de siècles, doit être considérée comme un même homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement”. L'esprit „s'instruit sans cesse dans son progrès ce n'est pas manquer de respect aux anciens que de les surpasser en les imitant.” Et Pascal se réjouit d'avance, il l'écrit à M. de Ribeyre, en pensant à ceux qui le surpasseront.

Mais que l'on évite de généraliser imprudemment, comme on l'a souvent fait, et que l'on ne se trompe pas d'ordre quand on parle de progrès : ce qui est vrai du monde physique n'est pas du monde moral et du monde spirituel ; Pascal marque expressément les frontières, et c'est bien mal le comprendre ou interpréter sa pensée que d'oublier la rigueur de cette distinction.

Est-ce à dire que Pascal consente à la science une valeur absolue ? Il est trop occupé de la hiérarchie des trois ordres pour ne pas s'interroger sur la place que la science occupe dans la vie et sur ce qu'elle représente au juste pour l'homme. Il écrit à Fermat qu'il trouve la géométrie le plus haut exercice de l'esprit mais „qu'il la connaît pour si inutile qu'il ne fait pas de différence entre un homme qui n'est que géomètre et un habile artisan”<sup>29</sup>).

Dans l'ordre même de la science, l'esprit peut-il être assuré de ses prises et de ses gains ? „Quand nous voyons un effet arriver toujours de même, nous en concluons une nécessité naturelle, comme qu'il sera demain jour, etc.... Mais souvent la nature nous dément, et ne s'assujettit pas à ses propres règles”. (91). Contingence des lois de la nature ? Le titre de la thèse fameuse n'est pas formulé, mais ici encore une orientation de la pensée moderne est indiquée.

Même intuition des choses, en ce qui concerne le problème de la culture : on sait combien cette question nous préoccupe aujourd'hui et combien nous cherchons à définir un nouvel humanisme. Si le problème n'est pas posé directement par Pascal, son exemple personnel et quelques *Pensées* permettent de préciser sa position.

Si l'on considère le propre cas de Pascal et l'estime dans laquelle il tient l'éducation qu'il avait reçue, aucun doute : cette culture équilibrée entre les sciences et les lettres lui paraît la meilleure ; d'un côté, la méthode scientifique et l'accès au monde de la recherche, de l'autre l'analyse des langues et la connaissance des grandes oeuvres. Pascal écrivait le latin et savait le grec.

Mais Pascal estime avant tout qu'il faut se défendre contre deux excès, deux déformations de la culture mal conduite : l'arrogance de l'intellectuel sûr de soi et l'étroitesse du spécialiste. C'est un sujet sur lequel il aime à revenir. „Il faut qu'on n'en puisse dire : ni „il est mathématicien”, ni „prédicateur” ni „éloquent”, mais „il est honnête homme” ?<sup>35</sup>). C'est dans le même sens qu'un de nos grands contemporains, le maréchal Lyautey, écrit „Celui qui n'est qu'un militaire n'est qu'un mauvais militaire . . . . L'homme complet, celui qui veut remplir sa pleine destinée et être digne de mener les hommes, être un chef en un mot, doit avoir ses lanternes ouvertes sur tout ce qui fait l'honneur de l'humanité”<sup>30</sup>).

Quand aux maux de la demi-culture, la seule qui soit vaine et superbe, Pascal les dénonce expressément, lorsqu'il parle de ceux qui „font les entendus”, qui „troublent le monde” et „jugent mal de tout”. (327).

Il ne met rien au-dessus de cette sagesse „des grandes âmes qui, ayant parcouru tout ce que les hommes peuvent savoir, trouvent qu'ils ne savent rien.” ; „ignorance savante qui se connaît” (327).

Si grandes que soient nos ignorances, ils n'en est pas qui dépasse celle où nous nous trouvons de l'homme lui-même : la science n'apprend pas l'homme ; aucune connaissance n'est pourtant plus nécessaire pour qui veut agréer, persuader. Pascal s'y appliquera désormais.

C'est à l'instant où Pascal pénètre dans cette science de l'homme que nous le sentons encore se rapprocher. Étude singulière, où il trouve peu de compagnie : „J'ai cru trouver au moins bien des compagnons en l'étude de l'homme, et que c'est la vraie étude qui lui est propre. J'ai été trompé ; il y en a encore moins qui l'étudient que la géométrie” (144). Le voici pour éclairer notre route : il va nous peindre l'homme. Pas d'entreprise qui séduise davantage notre époque, plus férue de psychologie qu'aucune autre et qui à cet égard est si proche du dix-septième siècle psychologue et moraliste.

Loin des grandes idéologies que le dix-huitième siècle aima, trop éclairés et déçus pour partager l'enthousiasme ou les passions des Romantiques, trop près d'événements considérables pour nous retirer du jeu et nous réfugier dans la gratuité, nous nous intéressons à l'homme lui-même. C'est lui qui fait l'objet de notre enquête. Connaître le coeur humain, entrer dans ce profond mystère et dans ce labyrinthe, chercher souvent et scruter sans autre but que ce plaisir de chercher (car beaucoup de nos moralistes n'aboutissent pas à une morale), s'interroger sur les aspects les plus curieux de la créature humaine, découvrir les mobiles et les ressorts les plus cachés, tel aura été le but de la plupart de nos roman-

ciers, de nos dramaturges, de nos essayistes. L'autobiographie abonde, souvent bavarde et inutilement indiscreète. On n'a rien à raconter, du moins se racontera-t-on.

Ce n'est pas toujours d'ailleurs ce qu'il y a de plus général, d'universel, qui attire en l'homme, mais ce qu'il y a aussi de plus individuel ; nous aimons la singularité en elle-même et nous aimons Montaigne précisément parce qu'il a fait ce „sot projet de se peindre”. Nous cherchons l'homme jusque dans ses diminutions, ses maladies, son subconscient. Le mystère de la personnalité nous hante : Bergson nous a baignés dans une durée si glissante, les psychologues et les médecins modernes ont tellement effrité le substrat de notre personne que nous nous sentons dans une mobilité éternelle. Que retirer de cette fuite des minutes et des années, qui nous fait chaque jour nouveaux, différents de notre passé, inconnus presque de notre ancien moi ? Et la psychanalyse nous apporte tant de découvertes. Nos rêves nous semblent aussi tentants que nos journées. Dans le miroir où l'homme d'aujourd'hui se contemple, son vrai visage lui apparaît souvent brouillé et difficile à discerner, comme voilé de confuses fumées. Et le charme est là, dans cette tentative d'interprétation, cette impossible découverte, cette analyse infinie.

Que l'on songe à ces romans où George Duhamel nous présente Salavin et nous décrit sa minable et touchante épopée, ses gaucheries, ses lapsus, ses tendresses délicates et gênées, à la belle fresque des *Maîtres*, qui nous rappelle l'art classique, — à François Mauriac, peintre de *Thérèse Desqueyrou*, qui dans un seul geste, le geste de cette main qui brusquement découvre son front, résume tout son drame et tente d'échapper à sa tragédie, — à Julien Green et à l'admirable *Mont-Cinère*, — à Camille Mayran, la grande romancière d'*Hiver* et de *Dame en noir*. Que l'on évoque Bernanos, éclairant le drame spirituel de son extraordinaire clair-obscur et aboutissant à la figure poignante, désolée et lumineuse de son *Curé de campagne*. Je ne parle ici que des cimes de notre roman contemporain : qui ne voit qu'il est hanté d'un seul problème ?

Il en est de même dans notre théâtre, curieux de forcer l'intimité de l'homme et d'exprimer l'indicible. C'est l'oeuvre de Lenormand dans *L'homme et ses Fantômes*, et de Pellerin dans *Cris des coeurs. Têtes de rechange*. Ailleurs c'est l'absurdité, une absurdité essentielle, ou l'impossibilité où nous nous trouvons de communiquer valablement avec nos voisins : *Chacun sa vérité*, dit Pirandello.

Comment pareille époque n'accueillerait-elle pas Pascal, témoin de l'homme, témoin majeur, et qui a pris au départ comme compagnon de route, mais jusqu'à un certain point de la route seulement, ce Montaigne, que nous lisons, que nous rééditons, et qui nous charme ? Non que nous tenions jamais le portrait de Blaise Pascal. A peine un mot indique-t-il sa présence, son geste, son comportement. „Pensée échappée, je la voulais écrire” (370). Mais, plus il se dérobe et plus il tente de se masquer et de se couvrir, plus nous le sentons proche et présent, jusque dans cette dérobade, jusque dans ce silence. Et cette manière unique qu'il a d'échapper à l'éloquence, de laisser percer dans cette phrase, dont il a rompu le moule, la plainte et le cri de l'âme blessée. Sa phrase n'a certes pas l'ondoisement flatteur et souple de celle de Montaigne, mais, avec ses pointes vives, ses éclats, ses ruptures, ses brusques élans, elle va plus loin en nous, elle nous atteint dans l'intime de l'être.



Nous croyons à la singularité des individus, à leur originalité. La méthode que Pascal adopte, réaliste, minutieuse, l'installe au coeur de la place. Il nous voit avec nos singularités, nos différences. Chaque être est si particulier jusque dans les menus gestes de la vie. Et Pascal sait et note ces particularités. „La diversité est si ample que tous les tons de voix, tous les marchers, toussers, mouchers, éternuers... On distingue des fruits les raisins, et entre eux tous les muscats, et puis Condrieu et puis Desargues, et puis cette ente. Est-ce tout ? En a-t-elle jamais produit deux grappes ? Et une grappe a-t-elle deux grains pareils etc.” (114).

Nous voici devant chaque être pris en particulier, et en même temps, devant cet ensemble des êtres, l'humaine condition. Quel tableau : toutes les impressions, toutes les sensations sont notées, l'origine de nos émotions, le vertige de ce philosophe que trouble son imagination, la duperie de nos sens, et cette incapacité où nous sommes de saisir et de comprendre toute une série de phénomènes, qui dépassent notre mesure. „Nos sens n'aperçoivent rien d'extrême, ... trop de lumière éblouit, trop de distance et trop de proximité empêchent la vue, trop de longueur et trop de brièveté de discours l'obscurcit, trop de vérité nous étonne” (72). Quel mot pour finir et marquer durement notre limitation. Mais Pascal connaît tous les tours de style et tous les airs, et c'est sur un autre ton qu'il rappelle en souriant la même vérité : „Trop et trop peu de vin : ne lui en donnez pas, il ne peut trouver la vérité ; donnez-lui en trop, de même” (71).

Nul n'est plus ingénieux que lui à se glisser dans le coeur humain pour y assister à la naissance d'un sentiment, y admirer les masques qu'il prend et constater avec une impitoyable lucidité la réalité complexe des passions.

Le commerce des hommes en société, leurs rencontres, leurs conversations, tout est saisi, tout est suggéré : savons-nous jamais où commence l'action d'un être sur un autre, alors même que la volonté paraît neutre et indifférente. Rien n'est indifférent. Jamais on n'a peint avec plus de subtilité et de réalisme dans la psychologie ce jeu complexe des influences. Une parole unique, un silence peuvent également peser. „Il vaut mieux ne rien dire ; et alors il juge selon ce qu'il est, c'est à dire selon ce qu'il est alors, et selon que les autres circonstances dont on n'est pas auteur y auront mis. Mais au moins on n'y aura rien mis, si ce n'est que ce silence n'y fasse aussi son effet, selon le tour et l'interprétation qu'il sera en humeur de lui donner, ou selon qu'il le conjecturera des mouvements et air du visage, ou du ton de voix, selon qu'il sera physionomiste ; tant il est difficile de ne point démonter un jugement de son assiette naturelle, où plutôt, tant il en a peu de ferme et de stable” (105).

Notre vie intérieure n'est pas moins obscure : nous sommes la contradiction même, la division. C'est le régime de ce que Pascal appelle nos „contrariétés”. Certaines nous sont aisément perceptibles, et depuis longtemps connues. „L'homme est naturellement crédule, incrédule, timide, téméraire” (125). „Guerre intestinale de l'homme entre la raison et les passions” (412). D'autres sont plus complexes : „Les matières d'humilité sont matières d'orgueil aux gens glorieux, et d'humilité aux humbles... Peu parlent de l'humilité humblement...” (377).

Nous ne partons pas des mêmes principes, les uns et les autres : comment même comprendre ? Comment juger ? Toute certitude semble impos-

sible. „Ceux qui sont dans le dérèglement disent à ceux qui sont dans l'ordre que ce sont eux qui s'éloignent de la nature, et ils la croient suivre : comme ceux qui sont dans un vaisseau croient que ceux qui sont au bord fuient. Le langage est pareil de tous côtés. Il faut avoir un point fixe pour en juger. Le port juge ceux qui sont dans un vaisseau ; mais où prendrons-nous un port dans la morale ?” (383)

Pascal va plus loin dans cette critique du jugement et de la connaissance : il s'en prend aux principes naturels, à ceux qui sont le mieux ancrés en nous : d'où nous viennent-ils ? „Qu'est-ce que nos principes naturels, sinon nos principes accoutumés ? (92). „La coutume est une seconde nature, qui détruit la première. Mais qu'est-ce que nature ? Pourquoi la coutume n'est-elle pas naturelle ? J'ai grand peur que cette nature ne soit elle-même qu'une première coutume, comme la coutume est une seconde nature” (93). Jusqu'aux catégories de notre entendement, d'après lesquelles nous pensons et voyons le monde, semblent affectées du même doute. „Notre âme est jetée dans le corps, où elle trouve nombre, temps, dimensions. Elle raisonne là-dessus, et appelle cela nature, nécessité, et ne peut croire autre chose” (233). Si Dieu ne donnait pas la garantie suprême, où serait la caution ?

Sommes-nous ? Veillons-nous ? Dormons-nous ? Faisons-nous un rêve éveillé ? Toutes les apparences sont comme des fantômes. Le théâtre moderne a évoqué cette vie de nos songes, qui semblent envahir notre existence du jour, au point que la distinction se fait malaisément. „La vie est un songe un peu moins inconstant” (386).

Nous voici donc dans notre médiocrité, incertains, changeants. Au moins, cette pauvre réalité nous est-elle acquise ? Tenons-nous quelque chose de sûr, qui soit bien nôtre ? A peine nous sommes-nous posé la question que déjà tout semble glisser en nous, autour de nous. Le temps passe et nous transforme. L'homme qui va répondre est-il le même que celui qui a posé la question ? Cette réalité de la durée, de l'incessante transformation de toutes choses, si essentielle à la psychologie moderne, Pascal l'a bien connue. Tout nous transforme : l'âge, la maladie, les circonstances. Prisonniers de l'univers mobile, mobiles comme lui, nous ne nous ressemblons jamais : „Qu'est-ce que le moi ? . . . Celui qui aime quelqu'un à cause de sa beauté, l'aime-t-il ? Non : car la petite vérole, qui tuera la beauté, sans tuer la personne, fera qu'il ne l'aimera plus. Et si on m'aime pour mon jugement, pour ma mémoire, m'aime-t-on moi ? Non, car je puis perdre ces qualités, sans me perdre moi-même. Où est donc ce moi, s'il n'est ni dans le corps, ni dans l'âme ? . . . On n'aime donc jamais personne, mais seulement des qualités” (323).

De cet édifice ruineux tout s'abat de ce qui faisait notre confiance et notre sécurité. Où trouver quelque abri précaire d'illusion ou de commodité ? Nous n'échappons même pas à cette impression tragique de l'absurdité de notre condition. C'est là que certains auteurs contemporains semblent traquer l'homme. Ils l'amènent à constater le caractère dérisoire et absurde de sa situation, et l'abandonnent ainsi, épave du destin. Les meilleurs l'orientent vers une sorte de stoïcisme peu motivé. Pascal n'a pas cette cruauté ; il nous tend une main secourable, mais non pas sans avoir d'abord éclairé cruellement notre cachot d'absurdité. Sainte-Beuve le savait bien, qui disait ce monde pascalien „risible et désolé”.

Quoi de plus absurde et de plus essentiel que cet amour de soi où

nous nous complaisons ? L'homme, si déficient qu'il soit, et que, ne peut ignorer cette déficience, s'aime désespérément et il n'est rien qu'il mette au dessus de soi-même. Cet incompréhensible amour montre admirablement la folie d'un être, qui s'aime jusqu'au point de haïr la vérité et dont la première condition de vivre est de se dérober aux autres et à soi-même. Que devient la vie humaine dans ce jeu de simulacres mutuels ? Nous nous „entreflattons” et „entretreignons”. Quand il nous arrive de nous dépendre de nous, (que nous le croyons du moins) pour nous donner aux autres, c'est l'aventure de l'amour : en'est-il de plus dérisoire ? „La cause en est un *je ne sais quoi*”, „l'effet en est effroyable”. „Le nez de Cléopâtre: s'il eût été plus court, toute la face de la terre aurait changé” (162).

Un incroyable ridicule se dégage de cette comédie humaine, où chacun cherche à s'imposer par de faux-semblants. „Nous travaillons incessamment à embellir et conserver notre être imaginaire, et négligeons le véritable. Et si nous avons ou la tranquillité, ou la générosité, ou la fidélité, nous nous empressons de le faire savoir, afin d'attacher ces vertus-là à notre autre être et les détacherions plutôt de nous pour le joindre à l'autre ; et nous serions volontiers poltrons pour acquérir la réputation d'être vaillants” (147). Ainsi tout conspire chez Pascal à justifier cette exclamation désabusée sur l'homme : „Le plaisant dieu que voilà. *Oridicolossimo eroe*” (366).

Tournons-nous les yeux vers le monde extérieur, le monde des institutions et des lois ? L'absurdité n'est pas moins éclatante. Elle est dans les choses, elle est en nous. Nous sommes des fraudeurs nés, et nous nous trompons nous-mêmes. „C'est une plaisante chose de considérer, de ce qu'il y a des gens dans le monde qui, ayant renoncé à toutes les lois de Dieu et de la nature, s'en sont fait eux-mêmes auxquelles ils obéissent exactement, comme par exemple les soldats de Mahomet, les voleurs, les hérétiques, etc. Et ainsi les logiciens” (393).

Le monde social, que l'homme semble avoir patiemment aménagé, s'avère-t-il plus valable à l'usage ? plus logique ? plus cohérent ? plus solide ? — Nous avons aujourd'hui entendu remettre en cause toutes les institutions : qu'il s'agisse de l'origine de la propriété ou de la valeur des lois, de l'origine du pouvoir ou de la qualité des institutions, l'esprit moderne a tout discuté, tout examiné, tout critiqué. Il n'a pas dépassé dans la hardiesse de sa critique les pensées les plus véhémentes de Pascal.

Il considère tour à tour les cadres normaux de notre vie, le problème des biens et de leur répartition, la justice, le pouvoir politique, et rien n'échappe à ce terrible réquisitoire.

Le métier, la patrie, c'est le hasard qui nous les donne ; la distribution des biens, l'attribution de l'autorité relèvent de la même fantaisie. La justice, ce dernier refuge de l'homme traqué, est elle-même illusoire. Elle change avec les pays, les climats : où a-t-elle ce caractère de permanence et d'universalité qui seul lui donnerait force ? „Mon ami, vous êtes né de ce côté de la montagne : il est donc juste que votre aîné ait tout” (291). Si l'homme connaissait la justice, „on la verrait plantée par tous les Etats du monde et dans tous les temps, alors qu'on ne voit rien de juste ou d'injuste qui ne change de qualité en changeant de climat” (294). Une seule règle a tout conduit : la force. „Ne pouvant fortifier la justice, on a justifié la force” . . . (299). „Ne pouvant faire que ce qui est juste fût fort, ou a fait que ce qui est fort fût juste” (298).

Le pouvoir ? La fantaisie l'a une fois attribué et a fait le puissant. La coutume et la force ont fait le reste. Un homme seul, et encore intéressé, juge si on doit faire la guerre. „La force est la reine du monde” (303). Conclusion pessimiste sur la nature et le train de la société, dont il ne faudrait pas trop vite tirer des maximes pratiques, par exemple un voeu de réforme et de changement. Où Rousseau s'indigne, Pascal constate : son pessimisme va plus loin ; il trouve un état de choses défectueux et ne pense pas qu'il puisse être beaucoup amélioré. L'homme est incapable de trouver la vraie justice ; tout désordre, toute violence est pire que l'ordre douteux que nous trouvons établi.

„La justice est ce qui est établi ; et ainsi toutes nos lois établies seront nécessairement tenues pour justes sans être examinées, puisqu'elles sont établies” (312). Les „grandeurs d'établissement” méritent un „respect d'établissement”. Pascal a connu la Fronde „l'injustice de la Fronde qui élève sa prétendue justice contre la force” (878). Il condamne toute sédition ; il a trop senti sans doute les difficultés, que Richelieu a connues, pour remettre le pays en équilibre. Tout est imparfait dans le monde du relatif, où nous devons vivre ; mais rien n'est pire que la guerre ; „La paix est le premier des biens”.

A travers ces affirmations répétées et graves, connaissons mieux tout le pessimisme de Pascal : les révolutionnaires sont optimistes à côté de lui. Ils espèrent transformer la cité ; pour lui, on peut sans doute améliorer les choses (il semble songer à l'arbitrage international, lorsqu'il écrit que, pour prendre une décision en matière de conflit, „un tiers vaudrait mieux” que les parties intéressées) mais la misère vraie est dans l'intérieur de l'être : aucun changement institutionnel ne l'allègera. L'apparent conformisme de Pascal est encore le plus clair témoignage de l'amertume de sa pensée. Il sait bien, comme nous l'avons appris aussi, que les civilisations sont fragiles.

Mais sachons au moins de quoi le monde est fait, et n'engageons pas notre coeur dans les respects, tout extérieurs, qui nous sont imposés. Que si d'aventure, et par une heureuse rencontre, le mérite et la qualité vont avec la puissance, alors notre hommage se doublera d'intime conviction, d'admiration, de gratitude. Mais la rencontre n'est pas forcée, et nous devons le savoir. Au jeune homme, de grande condition, auquel Pascal écrit pour le conseiller, il dit en propres termes „Il n'est pas nécessaire, parce que vous êtes duc, que je vous estime, mais il est nécessaire que je vous salue”<sup>31</sup>). Nul ne sait comme Pascal doser des vérités contraires pour en composer le philtre amer de la vérité<sup>32</sup>).

Ainsi, déferent mais lucide, prudent à l'égard de ces lois, qui enclosent le pauvre habitat humain, Pascal ne veut pas plus que Montesquieu porter contre elles une attaque meurtrière ; mais il garde ses „idées de derrière la tête” (310), et aussi sa préoccupation unique : travailler au salut de l'homme<sup>33</sup>,<sup>34</sup> 35) 36) 37).

Il ne s'agit pas pour lui de construire une politique, mais, n'ayant pas trouvé plus de solidité dans le social que dans l'individuel, il veut orienter chaque homme vers le grand secret dont il est le dépositaire inconscient.

Etonnante démarche de sa pensée : de cet homme, qui n'était que tissu de contradictions et d'erreurs, Pascal veut tirer peu à peu, à force de

le scruter et de l'interroger en profondeur, le vrai secret de sa nature et le voeu de sa destinée. Les philosophes de l'existence, qui peuvent tous se réclamer de lui, connaissent bien cette démarche de la pensée qui prétend, par la seule pénétration de l'être humain et de son mystère, faire surgir une vérité plus profonde de cet être même. Il ne s'agit plus de démontrer, d'aboutir à quelque preuve par un habile jeu de concepts, mais d'ouvrir dans le monde de la connaissance de nouvelles avenues, d'avancer au plus touffu du mystère humain pour y découvrir une vérité, transcendante à toute logique, véritable révélation de notre nature et de nos exigences profondes.

On se souvient des admirables analyses de Gabriel Marcel dans son *Mystère ontologique*, entraînant l'homme dans cette „retraite” où il emporte avec lui tout ce qu'il est et ce que peut-être sa vie n'est pas, l'appelant à „se rejoindre” dans le recueillement et trouvant, enfin, dans son Espérance même et dans sa Fidélité, le signe de l'authenticité essentielle. „On est conduit à reconnaître”, écrit-il, „au fond de la nature et d'une raison qui lui est ordonnée un principe de radicale inadéquation à soi-même, qui est comme l'anxieuse anticipation d'un autre ordre”<sup>38</sup>).

Recherche qui ne va pas sans passion, sans angoisse, sans brisement : Pascal en convient. Si l'homme voulait seulement la banale tranquillité des jours qui passent, il lui „serait meilleur de s'ignorer pour être heureux” (155). Mais il s'agit de le rendre à lui-même, de lui permettre d'entendre la voix de son âme oubliée. Toute psychologie est ici dépassée, qui ne serait que jeu, curiosité, peinture d'apparences : l'homme est à lui-même un mystère : qu'il écoute assez attentivement, assez profondément en lui-même. Des signes vont de partout lui venir pour le troubler d'abord, puis finalement l'éclairer.

Vivons-nous ? attendons-nous de vivre ? „Que chacun examine ses pensées, il les trouvera toutes occupées au passé et à l'avenir. Nous ne pensons presque point au présent ; et, si nous y pensons, ce n'est que pour en prendre la lumière pour disposer de l'avenir. Le présent n'est jamais notre fin : le passé et le présent sont nos moyens ; le seul avenir est notre fin. Ainsi nous ne vivons jamais, mais nous espérons de vivre” (172).

Aimons-nous le bonheur ? Nous y tendons sans jamais le connaître, mais d'un tel élan qu'il porte en lui-même signature d'authenticité. L'homme „veut être heureux et ne veut être qu'heureux, et ne peut ne vouloir pas l'être ; mais comment s'y prendra-t-il ? Il faudrait pour bien faire qu'il se rendît immortel ; mais ne le pouvant, il s'est avisé de s'empêcher d'y penser” (169) :

Dès que l'homme est arraché à ses distractions, dès qu'il est ramené au centre de lui-même, il se sent à la torture. „Rien n'est si insupportable à l'homme que d'être dans un plein repos, sans passions, sans affaire, . . . Il sent alors son néant, son abandon, son insuffisance, sa dépendance, son impuissance, son vide” (131). Cet abandon, ce mystérieux sentiment d'absence sont en lui comme l'attente et le voeu d'une Présence.

Grandeur et misère. Le fini souhaite l'infini, l'imparfait le parfait, la créature changeante veut l'immuable. Pascal se fait pressant. „Suivez, vos mouvements, observez-vous vous-même, et voyez si vous n'y trouverez pas les caractères vivants de ces deux natures” . . . (430). „Cette duplicité de l'homme est si visible qu'il y en a qui ont pensé que nous avions deux âmes” (417).

Aux termes de sa quête, Pascal entr'ouvre la porte de la prison, il prononce le nom qu'au fond d'elle-même cette âme, qui a pour ainsi dire perdu ses titres de naissance, réclame et postule : „Apprenez que l'homme passe infiniment l'homme, et entendez de votre maître votre condition misérable que vous ignorez. Ecoutez Dieu" (434).

Ecoutez Dieu. Préparez-vous plutôt à l'écouter. La nature ne révèle pas d'elle-même le surnaturel : les deux ordres sont différents. L'homme doit se préparer, pour se rendre, de tout son être approfondi et libéré, capable de Dieu.

Ici commence un nouveau chemin, que l'apologétique moderne connaît bien, qu'un Newman reconnaît avec joie. Entre cet homme, devenu sensible à ses besoins intimes, et ce Dieu caché, Pascal veut rétablir la route. Non qu'il puisse en définitive apporter la foi à une seule âme : la foi est un don de Dieu. Mais Pascal veut disposer l'homme à recevoir cette lumière, à mieux entendre sa parole, à prier pour obtenir cette grâce.

Y parviendra-t-il par méthode discursive et longs raisonnements ? Ce n'est pas sa route. Il ne méprise pas ce chemin, mais ce n'est pas le sien. Il tente une autre voie, plus près du coeur. Il veut faire sentir à l'homme la convenance morale qui existe entre la religion chrétienne et sa nature, l'harmonie qui se rétablit dès que Dieu vient combler le vide du coeur humain ; puis il s'engagera dans l'avenue des preuves historiques. Convenance morale, preuves historiques, c'est la voie que suivra Lacordaire lorsque, au lendemain de 1830, il montera dans la chaire de Notre-Dame pour s'adresser à un public plus passionné et plus ébranlé encore que les contemporains de Pascal. On sait la réponse des foules<sup>39</sup>), tant cette apologétique, qui part des besoins du coeur humain, a de prise sur lui.

L'énigme de notre destinée prend sa racine dans le péché originel ; l'homme est dépossédé de sa vraie patrie, dont les parfums le hantent. „Le noeud de notre condition prend ses replis et ses tours dans cet abîme ; de sorte que l'homme est plus inconcevable sans ce mystère que ce mystère n'est inconcevable à l'homme" (434). Mais „Dieu a voulu racheter les hommes et ouvrir le salut à ceux qui le cherchaient" (430). Sommes-nous si éloignés maintenant de connaître notre possibilité de bonheur et notre secret de vie ? „Le gouffre infini ne peut être rempli que par un objet infini et immuable, c'est-à-dire que par Dieu même" (425).

La religion chrétienne, qui résout notre énigme, est proportionnée à notre esprit et aux différents esprits ; elle promet à ceux qui cherchent avec bonne volonté qu'ils trouveront Dieu. C'est armé de cette espérance que Pascal engage ses frères, ses compagnons de misère et de gloire, à chercher Dieu pour le trouver. Cette Espérance est Certitude. „Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais trouvé" (553).

Pascal les envisage et les reconnaît tous, ces hommes en difficulté, d'hier, de son temps, de tous les temps. Rien n'est changé : les mêmes mots valent pour son époque et pour aujourd'hui. Les incrédules, qu'il faut „commencer par plaindre" (189), — les athées qui cherchent, qu'il faut plaindre aussi („ne sont-ils pas assez malheureux ? Invectiver contre ceux qui en font vanité") (190) et ceux qui cherchent en gémissant, ses préférés, et ceux qui ne „se remuent pas" (192) comme Miton, prisonniers d'une extraordinaire indifférence, et ces extravagantes créatures, ces

êtres qui, „comme s'il pouvaient anéantir l'éternité en en détournant leur pensée, ne pensent à se rendre heureux que dans cet instant seulement" (195) — les Pyrrhoniens, les enfants perdus de Montaigne, les libertins, auxquels M. Baudin a consacré une si pénétrante étude<sup>40</sup>) et aussi les âmes assoupies dans la mollesse d'un christianisme dont elles ont perdu le sens.

C'est merveille de voir comment Pascal les aborde, sachant les biais et le tour de chacun, soucieux de ne rien blesser que pour mieux guérir. Il respecte l'adversaire, reconnaît où sont le courage, la sincérité, la noblesse, il ne méconnaît pas les difficultés d'un problème, il ne décourage pas. La vérité a plusieurs aspects : il s'agit de deviner dans chaque âme la part de vérité qui y luit, il s'agit de compléter, non de détruire, d'aider à trouver le vrai par le mouvement propre et original de chaque conscience. Rien ne le rebute : l'homme essaie-t-il de lui échapper, de retrouver le mol oreiller de son doute ou de sa quiétude ? „Je ne souffrirai point pu'il se repose en lui, ni en l'autre, afin qu'étant sans assiette et sans repos...." (419). Sainte-Beuve l'a justement peint en magnifique chasseur des âmes. „Il nous apparaît étincelant et beau de colère ; il est beau de la flamboyante beauté de l'Ange qui presse le lâche Adam, l'épée dans les reins, et le force d'aller" <sup>41</sup>).

Je le vois surtout étincelant d'amour et plein d'une humble joie. Il sait la vocation de chaque homme et le risque de chaque homme, il sait sa vocation propre et son risque. La religion chrétienne „crie aux plus impies qu'ils sont capables de la grâce de leur Rédempteur" (435). Nous devons „croire qu'ils peuvent être dans peu de temps plus remplis de foi que nous ne sommes, et que nous pouvons au contraire tomber dans l'aveuglement où ils sont" (194). Il faut les appeler à avoir pitié d'eux-mêmes.

Pascal a assez inquiété l'homme dans sa superbe et les mille contradictions de son être pour pouvoir désormais lui découvrir les aspects positifs de sa nature : cette Pensée qui a de si „étranges défauts", „de tels que rien n'est plus ridicule" (365), mais qui fait „toute la dignité de l'homme", — ce Coeur, qui nous découvre les premiers principes et qui a son ordre propre, ce Coeur, fine pointe de l'être, qui appréhende, autrement que par discussion, directement et sans relais, le Vrai et le Juste, qui sent Dieu.

Sans négliger d'ouvrir sa raison aux preuves et de se fortifier par la coutume, que l'homme se prépare surtout à connaître en s'humiliant ; il faut „s'offrir par les humiliations aux inspirations" (245) ; qu'il fasse pénitence, qu'il abandonne des plaisirs qui obscurcissent la connaissance.

Il faut surtout se préparer à aimer. Pascal a bien parlé de cet Amour, si nécessaire à la connaissance. Il faut, dit-il, avoir „la faim des choses spirituelles" (264). „La vérité est si obscurcie en ce temps, et le mensonge si établi, qu'à moins que d'aimer la vérité, on ne saurait la connaître".... (364). „Qu'il y a loin de la connaissance de Dieu à l'aimer". N'oublions pas que, si Pascal ne cite à peu près aucun nom dans les *Pensées*, il mentionne une fois Sainte Thérèse. Dieu est Amour.

Prêtons l'oreille encore et, dans le grand silence de l'âme, voici les paroles, comme dites à voix plus basse, que nous entendons :

„L'unique objet de l'Écriture est la charité" (670).

„La Sagesse nous envoie à l'enfance.... *Nisi efficiamini sicut parvuli*" (271).

On sait quel accueil notre temps a fait à ce message.

L'âme ainsi préparée, Pascal l'introduit à la connaissance des preuves et de la réalité spirituelle : on parle moins aujourd'hui de cette partie essentielle de l'Apologie ; elle y eût pourtant tenu une grande place et ne correspond pas moins aux vœux et aux pensées de nos contemporains.

Dans cette histoire de la Vérité chez les hommes, Pascal rencontre d'abord le peuple juif. „Je trouve en un coin du monde un peuple particulier, séparé de tous les autres peuples de la terre",... (619) „fait exprès pour servir de témoin au Messie"... (641) „qui porte les livres, et les aime, et ne les entend point". La subsistance de ce peuple, sa mission méritent une grande attention.

Pascal voit sortir de ce peuple la suite éclatante des Prophètes, à laquelle il attache une si grande importance<sup>42</sup>), la suite des Écritures, où l'essentiel est dit par figures, — l'Évangile, où selon sa formule admirable, „Dieu parle bien de Dieu" (799).

Enfin, le Médiateur, le Libérateur, dont tout annonçait la venue, dont Pascal a promis solennellement à l'âme inquiète qu'il le lui découvrirait. „Mais ceux qui cherchent Dieu de tout leur coeur, qui n'ont de déplaisir que d'être privés de sa vue, qui n'ont de désir que pour le posséder, et d'ennemis que ceux qui les en détournent ; qui s'affigent de se voir environnés et dominés de tels ennemis ; qu'ils se consolent, je leur annonce une heureuse nouvelle : il y a un libérateur pour eux, je le leur ferai voir, je leur montrerai qu'il y a un Dieu pour eux" (692).

Nous voici en ce point central de l'Apologie vers lequel tout tendait ; tout le reste n'était que préparation. On comprendra qu'à partir de cet instant c'est Pascal presque uniquement que je vous fasse entendre, tant ces grands textes nous parlent directement et nous prouvent l'éternelle jeunesse et l'actualité de ses *Pensées*.

Jamais Pascal n'a été plus près de nous que dans cette sublime considération de son Seigneur, où une si grande hauteur de vue se mêle à tant d'amour :

„Enfin est venu Jésus-Christ dans toutes les circonstances prédites" (617). Et dans un large regard sur le déroulement des Prophéties et de l'histoire, Pascal voit toute l'histoire des hommes en travail pour préparer inconsciemment cette venue et ce règne. „Qu'il est beau, s'écrie-t-il, de voir par les yeux de la foi Darius et Cyrus, Alexandre, les Romains, Pompée et Hérode, agir, sans le savoir, pour la gloire de l'Évangile" (701).

Ce n'est pas ici au *Discours sur l'Histoire universelle* que je pense, mais, pour l'élan et la résonance, à tel grand texte de Péguy, dans son poème *d'Ève* :

„Les pas de Darius avaient marché pour lui ....  
Et les pas d'Alexandre avaient marché pour lui ....  
Les rêves de Platon avaient marché pour lui  
Et pour lui seul chanté le gigantesque Eschyle"<sup>43</sup>).

Jésus est le Réparateur universel. Il vient dans l'humilité et la petitesse, il vit de travaux et de souffrances (Pascal dit, dans son *Abrégé*



de la vie de Jésus-Christ : „Il a conversé parmi les hommes, démuné de sa gloire et revêtu de la forme d'un esclave") 44). Et cet amour et cette souffrance embrassent et appellent tous les hommes. „De tout ce qui est sur la terre, il ne prend part qu'aux déplaisirs, non aux plaisirs. Il aime ses proches, mais sa charité ne se renferme pas dans ces bornes, et se répand sur ses ennemis, puis sur ceux de Dieu" (767).

„Et cependant, quel homme jouit jamais moins de cet éclat ? De trente-trois ans, il en vit trente sans paraître. Dans trois ans, il passe pour un imposteur ; les prêtres et les principaux le rejettent ; ses amis et ses plus proches le méprisent. Enfin il meurt trahi par un des siens, renié par un autre et abandonné par tous" (792).

Voix d'hier, voix d'aujourd'hui . . . Est-ce illusion ? J'entends, comme un écho à ces grandes paroles, quelques-unes des plus belles pages de notre Charles Péguy, à l'instant où il fait parler Dieu :

„Cette incroyable descente de mon Fils parmi les hommes

Chez les hommes.

Pour ce qu'ils en ont fait.

Ces trente ans qu'il fut charpentier chez les hommes.

Ces trois ans qu'il fut une sorte de prédicateur chez les hommes.

Un prêtre.

Ces trois jours où il fut une victime chez les hommes" 45).

De cette vie, de cette mort, de cette résurrection, l'Eglise est le témoin éternel. „Cette église, qui adore Celui qui a toujours été adoré, a subsisté sans interruption. Et ce qui est admirable, incomparable, et tout à fait divin, c'est que cette religion, qui a toujours duré, a toujours été combattue. Mille fois elle a été à la veille d'une destruction universelle ; et toutes les fois qu'elle a été en cet état, Dieu l'a relevée par des coups extraordinaires de sa puissance. C'est ce qui est étonnant, et qu'elle s'est maintenue sans fléchir ni ployer sous la volonté des tyrans" (613).

Et Pascal contemple avec un attendrissement, une exultation de tout son être, l'image de son Sauveur. „Il a été humble, patient, saint, saint à Dieu, terrible aux démons, sans aucun péché. Oh ! qu'il est venu en grande pompe et en une prodigieuse magnificence, aux yeux du cœur, qui voient la sagesse" (793).

A ce point de sa méditation, Pascal n'est plus que prière et amour. „Ainsi je tends les bras à mon *Libérateur*, qui, ayant été prédit durant quatre mille ans, est venu souffrir et mourir pour moi sur la terre dans les temps et dans toutes les circonstances qui en ont été prédites" (737).

Pascal est devant son Dieu, aux pieds de la Croix. Il parle à Dieu. Est-il permis d'entrer dans le secret de cette prière ? Nous pouvons au moins sentir passer dans l'accent de cette prose, extraordinairement dépouillée, tendue, suppliante, l'élan même de sa vie spirituelle : sa prière peut porter notre prière. „A qui crierai-je, Seigneur, à qui aurai-je recours, si ce n'est à vous ? Tout ce qui n'est pas Dieu ne peut pas remplir mon attente. C'est Dieu même que je demande et que je cherche ; et c'est à vous seul, mon Dieu, que je m'adresse pour vous obtenir . . . . Vous seul avez pu créer mon âme ; vous seul pouvez la créer de nouveau ; vous seul y avez pu former votre image, vous seul pouvez la reformer, et y réimprimer votre portrait effacé, c'est à dire Jésus-Christ mon Sauveur, qui est votre image et le caractère de votre substance".

Et Dieu répond à Pascal. Dans cette nuit, qui illumine sa vie, dans ces deux heures et demie de méditation ardente, Dieu lui devient „sensible au coeur”, lui parle. Prière encore, ou plutôt témoignage unique de son âme ravie, ces quelques mots hâtivement tracés, qu’il gardera sur lui toute sa vie. La certitude, la présence ont rempli l’attente de son être. „Joie, Joie, Joie. Pleurs de Joie” (533). Et ce nom de *Jésus-Christ* par trois fois répété semble rayonner sur le texte admirable, comme ce mot de *Feu* semble l’embrasser encore.

Il n’y a plus pour Pascal qu’à rejoindre Jésus, la veille de la Passion, au Jardin des Oliviers, dans son Mystère. Rien n’égale en sobre splendeur cette méditation ; aucun commentaire n’est valable. Il faut écouter dans son âme l’accent de ces paroles éternelles <sup>46)</sup>, <sup>47)</sup> <sup>48)</sup> <sup>49)</sup>.

„Jésus est seul dans la terre, non seulement qui ressent et partage sa peine, mais qui la sache : le ciel et lui sont seuls dans cette connaissance . . . . .

Il souffre cette peine et cet abandon dans l’horreur de la nuit.”

Et cette réponse du Christ traverse les siècles et portera toujours à la peine des hommes la même consolation, le même amour :

„Console-toi. Tu ne me chercherais pas, si tu ne m’avais trouvé. Je pensais à toi dans mon agonie, j’ai versé telles gouttes de sang pour toi . . .

Si tu connaissais tes péchés, tu perdrais coeur . . . .

Je t’aime plus ardemment que tu n’as aimé tes souillures” (553).

Qu’ajouter à ces textes ? Ils passent toute littérature . .

A la lumière de cet illustre exemple, revendiquons au moins pour les grandes oeuvres littéraires le privilège, au delà de leur perfection formelle et des joies incomparables qu’elles donnent à notre goût, de nous apporter le témoignage de l’homme en marche vers la Perfection et la découverte de Dieu.

Ceux que Baudelaire appelle les *Phares*, — grands écrivains, grands artistes, — ont pour fonction insigne d’être les messagers éternels de l’homme, en quête de l’absolu. Ils fixent dans leur oeuvre ce reflet du divin qu’ils ont un jour surpris, ce rayon un instant tombé dans leur cachot, lumière mystérieuse qui brille à la cime de toutes les grandes oeuvres.

Ils sauvent pour nous le meilleur de l’expérience humaine et l’immortalisent ; d’âge en âge leur voix redit cette confiance, où entrent leur peine et leur joie et cette Beauté qu’ils ont captée à la source. C’est le mystère de ces oeuvres profondes et transparentes qu’elles portent en elles quelque chose de jeune et en même temps d’éternel.

Pascal a assumé, dans toute sa plénitude, la condition humaine, et c’est parce qu’il a vécu sa vie d’homme dans un engagement total qu’il nous apporte à la fois, plus présents en nous que les paroles de notre temps, l’appel douloureux de l’homme et la réponse de Dieu <sup>50)</sup>.

*Eminence, Excellences, Messieurs les Dirigeants de la Fondation Saint-Radboud, Messieurs les Curateurs.*

Vous m’avez fait l’honneur de me désigner pour occuper la chaire de Littérature Française de l’Université de Nimègue. Permettez-moi de vous en dire ma gratitude et de vous remercier de la confiance que vous

m'avez ainsi témoignée. Le concours des circonstances m'avait permis de connaître votre Université dès ses premières années et de suivre de loin ses développements ; j'ai rencontré souvent en France et en Hollande vos anciens élèves, qui m'entretenaient de leurs études ; j'ai pu consulter quelque travaux et quelques thèses. C'est vous dire que je connais assez l'importance de la mission, que vous avez bien voulu me confier.

*Messieurs les Professeurs, Lecteurs et autres Membres du Corps Enseignant,*

C'est aussi un devoir de gratitude que je suis heureux de remplir envers vous : vous m'avez reçu parmi vous avec tant de confiance et d'amitié que j'ai immédiatement senti la cordialité de la vie universitaire à Nimègue et la chaleur de votre accueil. Je m'adresse plus particulièrement à vous, mes chers collègues de la Faculté des Lettres et de Philosophie, — à vous, Monsieur le Président de cette faculté : vous m'avez déjà donné tant d'occasions d'apprécier, dans les rencontres et les conversations familières, l'aide que nous pouvons mutuellement nous prêter ; je sais trop quel lien unit les Lettres et le monde de la Philosophie et de l'histoire pour ne pas sentir tout le prix de ces rencontres.

Monsieur le Recteur, vous me permettez de vous dire particulièrement ma reconnaissance pour le soutien amical que j'ai trouvé auprès de vous dès les premiers jours.

Qu'il me soit aussi permis de rappeler ici le nom d'un ami, qui est aussi le vôtre, le nom de M. le Professeur Dagens, qui a passé parmi vous de nombreuses années, qui m'a si souvent parlé de vous ; je sais quelle place vous tenez dans sa pensée. C'est par lui que j'ai connu cette Université ; je suis fier d'essayer d'y poursuivre sa tâche.

*Mesdemoiselles, Messieurs les étudiants,*

C'est vers vous maintenant que je me tourne. Nous nous connaissons un peu, me semble-t-il, et c'est bien le temps pour moi de vous dire à quel point j'ai apprécié le sérieux que vous apportez dans vos études et surtout l'amour que vous manifestez pour ces beaux textes que nous étudions ensemble, et pour cette culture et ces Lettres Françaises dont nous avons ensemble le goût.

Vous n'aurez-pas été étonnés aujourd'hui, en m'entendant une fois encore parler de Pascal devant vous. J'ai été heureux de commencer mon cours dans cette Université en vous parlant de lui et en plaçant en quelque manière mon enseignement sous son patronage. C'est un bon maître à penser et à aimer. Ensemble nous tâcherons de mieux connaître ces grandes oeuvres, qu'à leur tour beaucoup d'entre vous expliqueront et commenteront.

S'il est bien vrai, comme je le pense profondément, que l'enseignement est aussi une amitié, vous me trouverez toujours prêt à répondre à votre appel.

## NOTES.

Toutes les citations de Pascal portent un chiffre : c'est sous ce chiffre qu'elles figurent dans l'édition Brunshvïcg (Hachette). Si un texte ne figure que dans l'édition des Grands Ecrivains (Hachette), cette édition sera expressément mentionnée.

- 1) Sainte-Beuve : Port-Royal (Tome III, p. 279) (Hachette).
- 2) Léon Brunshvïcg : Le Génie de Pascal. (Hachette 1924, p. IX).
- 3) Jacques Chevalier : Pascal (Plon. 1922, p. 6).
- 4) Emile Boutroux : Pascal (Hachette), 1900.
- 5) Jacques Chevalier : op. cit. p. 2.
- 6) Joseph Dedieu : Survivances et influences de l'apologétique traditionnelle dans les Pensées (Revue d'Histoire littéraire de la France. Oct.-Déc. 1930—Janvier-Mars 1931).
- 7) Fortunat Strowski : Pascal et son temps. (3 vol. Plon. ed. 1907).
- 8) Calvet : La Littérature religieuse de Francois de Sales à Fénelon. (de Gigord, 1938), p. 267.
- 9) H. Petitot : L'apologétique de Pascal (Beauchesne, 1910).
- 10) Henri Brémond : Autour de l'Humanisme. (Grasset, 1937, p. 200).
- 11) Henri Brémond : Histoire Littéraire du sentiment religieux Tome IV (Bloud et Gay, 1925, p. 416).
- 12) Emile Baudin : La Philosophie de Pascal. I Pascal et Descartes (ed. de la Baconnière Neuchatel, 1946), p. 8 et 12.
- 13) Maurice Barrès : Les Maîtres (Plon. 1927), p. 88-70-87.
- 14) Charles Péguy : De la grippe, etc. (ed. Nouvelle Revue Française Tom. I des Oeuvres en prose), p. 139.
- 15) Charles Péguy : Victor Marie Comte Hugo (ed. Nouvelle Revue Française), p. 501.
- 16) Francois Mauriac : Blaise Pascal et sa soeur Jacqueline (Hachette 1931), p. 254.
- 17) Jacques Chevalier : op. cit. p. 10.
- 18) Gilberte Périer : Vie de Blaise Pascal (Pensées éd. Brunshvïcg), p. 29.
- 19) Lettre de Jacqueline Pascal à Madame Périer (Pensées ed. Brunshvïcg, p. 141).
- 20) Pascal : Edition des Grands Ecrivains (Hachette). Tome II, p. 49).
- 21) Pascal : Lettre au Chancelier Séguier (éd. Brunshvïcg, p. 46).
- 22) J. Caillat : La méthode scientifique selon Pascal. Formation et apprentissage de la méthode (1623-1653) (Revue de l'Histoire Litt. de la France, 1923).
- 23) Pascal : Lettre à M. Périer (éd. Brunshvïcg, p. 68).
- 24) Brunshvïcg : Le génie de Pascal, p. 30.
- 25) Cité par J. Chevalier : op. cit. p. 65-67.
- 26) Cité par J. Caillat : R. H. L. F. 1923.
- 27) Brunshvïcg : Le génie de Pascal, p. 38.
- 28) Pascal : Fragments d'un traité du vide (ed. Brunshvïcg, 18).
- 29) Pascal : Lettre à Fermat (ed. Brunshvïcg, p. 229).
- 30) Lyautey : Paroles d'action (ed. Colin, p. 176).
- 31) Pascal : Trois Discours sur la condition des grands (rapportés par Nicole, ed. Brunshvïcg, p. 231).
- 32) Sur tous ces développements : critique se l'homme, — critique de la Société, voir J. Chevalier, op. cit. chap. VII et VIII (notamment p. 235 ; „ce”tiers indifférent”, qui pose le principe de la Société des nations”).
- 33) Sur cette critique pascatiennne de la société ou verra avec intérêt : Fortunat Strowski : Les pensées ed. Mellottee (indication des sources. Montaigne. Hobbes, peut-être Grofius, p. 186 ; — une étonnante correction de Nicole, 'effrayé par la hardiesse de Pascal).
- 34) Emile Faguet : Dix. septième siècle (Boivin éd.), p. 189-190.
- 35) Sainte-Beuve : Port-Royal, t. III, p. 431-433.
- 36) Paul Bénichou : Morales du grand siècle, (éd. Nouvelle Revue française, 1948). Etude sur le parti janséniste, p. 128-129.

- 37) Emile B a u d i n : La philosophie de Pascal, tome III, (1947), (voir les remarquables chapitres VII et VIII sur le Pyrrhouisme moral de Pascal, et une large discussion de la pensée de Pascal).
- 38) Gabriel Marcel : Le monde cassé. Position et approches concrètes du mystère ontologique (éd. Desclée, 1933, p. 301).
- 39) D'Haussonville : Lacordaire, (Hachette).
- 40) Emile Baudin : La Philosophie de Pascal. Tome II Pascal. Les Libertins et les Jansenistes (voir chapitres I et II).
- 41) Sainte Beuve : Port-Royal, t. III, p. 439 (Hachette).
- 42) Père L a g r a n g e : Pascal et les prophéties messianiques (Revue biblique, 1906) („Il a entrevu, il a vu, il a proclamé la vraie solution”).
- 43) Charles Péguy : Eve. (éd. Nouvelle Revue Française).
- 44) Blaise Pascal : Oeuvres (Ed. des Grands Ecrivains. T. XI, p. 7).
- 45) Charles Péguy : Le porche du mystère de la deuxième vertu (ed. Nouvelle Revue Française).
- 46) Sur le Mystère de Jésus, et la vie spirituelle de Pascal, voir : Henri Brémond : Autour de l'humanisme (En prière avec Pascal, p. 223-228, 236-239).
- 47) Calvet : op. cit., p. 175-177.
- 48) Chevalier : op. cit., p. 327-329.
- 49) S t r o w s k i : Les Pensées, p. 179-183.
- 50) S t r o w s k i : ibidem, page 251.  
 („L'état actuel du monde, l'inquiétude universelle, le besoin de réflexion et de retour sur soi, l'importance attribuée à l'homme, redevenu le centre de la nature, tout a renouvelé la popularité de Pascal. . . .  
 Une société des *Amis de Pascal* s'est fondée. Si elle comptait tous les amis de Pascal, elle serait innombrable”.)





